

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand HAYWARD

De l'esprit latin. Lettre à un  
étudiant

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1917, tome 16, p. 39-44

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# De l'esprit latin

## Lettre à un étudiant

*Hic tibi certa domus ; certi,  
ne absistite, Penates. (Virgile.)*

A *Paul Struye*

Mon cher ami,

Me permettez-vous de faire précéder, en manière d'illustration, ces quelques réflexions brèves, d'un

souvenir personnel ? Il y a quelques années déjà, je venais de débarquer à Rome, pour la première fois, par une resplendissante matinée de mai. Au soir de ce même jour et malgré la fatigue d'un long voyage, un heureux instinct m'amena au sommet du grand escalier qui conduit de la place d'Espagne à l'église de la Trinité-des-Monts. Je gagnai la terrasse toute proche du Pincio. Là, Rome tout entière m'apparut dans l'éblouissement lumineux d'un coucher de soleil printanier. De toutes parts, les coupoles des églises se dressaient dans le ciel d'or vert ; au-delà du Tibre, Saint-Pierre érigeait les proportions majestueuses de son dôme immense, derrière la multitude des palais et des pauvres maisons. Plus loin, les monts de la Sabine dessinaient leurs contours mis en relief par la clarté diffusée du crépuscule, et la campagne romaine, toute chargée de gloire et de souvenirs, se prolongeait très loin, par-delà l'horizon, séculaire et paisible, harmonieuse et douce.

Tout à coup, les cloches innombrables de la Ville Eternelle se mirent à sonner avec une gravité joyeuse, égrenant dans cette atmosphère de paix vespérale, où les rumeurs de la grande ville ne parvenaient point, les notes évocatrices de l'*Ave Maria*. Ce spectacle où tout concourait à m'enchanter, l'éclat de la lumière, la beauté du panorama que j'avais sous les yeux, la douceur de l'air et la mélodie des cloches, me plongea dans un ravissement, dont le souvenir m'est aussi présent que je suis impuissant à le décrire. Rome se révélait à moi pour la première fois. J'ai refait bien souvent le pèlerinage du Pincio, bien des fois je suis allé contempler Rome, du haut du Janicule ou des jardins de ses villas incomparables, et toujours j'ai retrouvé l'ineffable et profonde impression que seule peut donner l'immarcescible beauté qui participe de l'éternel.

Vous êtes à l'âge heureux, mon cher ami, où votre intelligence s'ouvre aux larges perspectives, au savoir,

où votre esprit s'assujettit à la bienfaisante discipline des lettres et des sciences, et votre cœur ne demeure pas étranger à cette élaboration de l'homme que vous serez demain puisque des maîtres pieux prennent soin de l'orienter vers l'amour de Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie.

Prenez-y garde, toutefois ; le chemin que vous parcourez avec la belle et joyeuse insouciance de la première jeunesse n'est pas sans offrir de multiples dangers ; les haies qui le bordent sont embroussaillées de ronces cruelles, et bien souvent, vous arriverez à des carrefours où la route bifurque et où il faut choisir. Tâche ardue parfois, et où le fil mystérieux, au moyen duquel Ariane put franchir impunément le Labyrinthe, vous serait d'une utilité grande.

A vous qui avez le bonheur d'appartenir à l'Eglise catholique, il est aisé de signaler ce fil d'Ariane : il s'appelle l'esprit latin. C'est dans la mesure où vous vous pénétrerez du sens de la tradition romaine, où vous serez imbu de l'esprit latin que votre raison se trouvera comme baignée dans la lumière éclatante de midi et finira sans effort, avec une espèce d'horreur sacrée, les nuées et les brumes d'une métaphysique et d'un sentimentalisme mortels.

L'Eglise n'est pas que la dépositaire de la vérité divine révélée aux hommes pour leur salut par son divin Fondateur. Cette vérité, pour s'imposer à l'intelligence, doit emprunter un langage, des formules humaines ; elle doit s'appuyer sur un ensemble de principes philosophiques, dont la synthèse, unie à celle des dogmes révélés, montre l'harmonie profonde de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel, l'un et l'autre établis et voulus par Dieu. C'est pourquoi cette base philosophique de la vérité chrétienne révélée n'est pas livrée au caprice des bâtisseurs de systèmes, elle doit être conforme à l'ordre éternel des choses tel que nous aident à le

percevoir le sens commun et le critère de l'évidence. C'est pourquoi encore l'Eglise a son mot à dire hors du domaine proprement théologique et que le tour d'esprit de ses fidèles, au-delà des limites rigoureuses de la foi n'est pas chose indifférente. La Providence a merveilleusement disposé toutes choses en faisant de l'Eglise l'héritière du nom et de la grandeur romaine, l'héritière de la pensée et de la culture de cette Rome, dont le génie, épris de logique et de virilité, avait été affiné encore par l'influence de la Grèce à l'esprit lumineux et souple.

Si vous m'avez suivi, mon cher ami, avec quelque attention, vous commencerez à voir se développer devant vos yeux l'idée que j'ai désiré de vous soumettre.

Vous n'ignorez pas les ravages effroyables que l'incroyance et le scepticisme ont faits dans les intelligences et dans les cœurs depuis quatre siècles. A la belle unité du monde chrétien, telle que l'a connue le Moyen-Age, a succédé la confusion des églises, des systèmes et des idées. Et de cette confusion extraordinaire est résultée la diminution de la vie spirituelle, la décadence de l'art religieux, la perte du sens chrétien ; et ceux-là même qui sont demeurés fidèles au catholicisme n'ont pas tous échappé complètement à l'emprise de l'erreur.

Si nous laissons de côté le point de vue religieux et chrétien pour nous en tenir à celui de l'esthétique pure, niera-t-on la supériorité de la culture latine sur toute autre culture qui lui soit opposée ? Pour tout homme de sens droit et d'intelligence lucide, poser la question, c'est la résoudre. Vous ferez sagement, si vous désirez creuser le problème, de lire avec l'attention qu'il mérite, le très beau livre qu'un prêtre français d'une haute culture vient de consacrer à ce grand sujet : *La Culture latine* <sup>(1)</sup>. Vous y trouverez des trésors d'érudition mis

(1) *Abbé Delfour*: La culture latine. 1 vol in 12 de 336 p., paru à la Nouvelle Librairie Nationale. 11, Rue de Médicis, Paris.

au service d'une dialectique souple et claire et si, d'aventure, quelque préjugé vous demeurerait en faveur des erreurs d'un certain romantisme, vous le verriez se dissiper comme fond la neige au soleil de Provence. Vous comprendrez mieux, à cette lecture, le bonheur que vous avez d'être initié aux élégances d'Horace et de Virgile et quelle incomparable splendeur évoque ce nom de Rome, deux fois sacré.

Car il est bon, il est indispensable de vous mieux initier à l'esprit latin pour mieux acquérir la formation vraiment catholique. L'Eglise est si bien l'héritière de la grandeur du nom romain qu'en elle seule se retrouve encore sa vertu roboratrice.

Qui parle de surhomme, de culture supérieure et de moderne progrès ? Les disciples du dieu nouveau prétendent-ils avec légitimité en détenir le monopole ?

Hé ! voyez d'où provient la civilisation véritable, et de quelle synthèse elle est composée ! c'est l'esprit de Rome qui l'anime, la sagesse antique, faite de force et de majesté, mais adoucie, mais humanisée, parce que divinisée par l'Évangile du Christ Rédempteur.

Et cette synthèse magnifique, on vous la montre, mon cher ami, réalisée en un type de penseur, de philosophe, dans saint Augustin, en un type d'homme véritablement supérieur, dans le martyr chrétien.

La Rome chrétienne et catholique est l'immortelle continuatrice de la Rome antique ; en elles deux se résume le principe de toute grandeur vraie ; en elles se trouve la source de la beauté la plus pure et de la vérité la plus haute.

Soyez Romain, mon cher ami, soyez-le avec intelligence, avec ardeur, avec un saint orgueil. Aimez cette Rome dont l'anagramme est le mot le plus doux du langage chrétien : *amor*, et vous aurez l'assurance de pouvoir vous avancer dans la vie avec des yeux clairs

et le cœur droit ; les miasmes mauvais n'auront pas de prise sur vous.

Mais nous reprendrons ce propos, si vous le voulez bien, une prochaine fois, pour le développer quelque peu et en apercevoir des aspects nouveaux.

Je suis, mon cher ami, votre tout dévoué,

F. HAYWARD.